

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 5

Artikel: Les pompiers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PRIX D'UNE PORTE

COMME Alexandre allait sombrer dans le sommeil, il entendit nettement articuler un juron dans la chambre voisine. Alors, le vacarme allait recommencer ? Pauvre jeune femme, il en avait profondément pitié.

De qui il s'agissait ? Mais du couple d'à côté. Vous savez, dans les pensions, on rencontre des gens assez drôles. On a beau être dans une maison très recommandée, on n'est jamais sûr de n'avoir autour de soi que des personnes convenables.

Et cependant Alexandre n'était pas exagérément difficile. Certains pensionnaires n'avaient pas, à table, des manières aussi fines qu'on aurait pu le souhaiter. Alexandre comprenait qu'il faut de tout pour faire un monde et qu'il faut excuser bien des choses.

Mais, entre le fait de n'avoir pas reçu une éducation très soignée et celui de battre une femme, il y a une fameuse différence. Or, le professeur, à n'en pas douter, battait sa femme. Et cette femme était charmante, jeune et jolie. Elle avait été très aimable pour Alexandre, dès les premiers jours. Il est vrai qu'Alexandre lui-même avait fait son possible pour lui être agréable. Il faut savoir qu'Alexandre avait le culte de la femme. Il faisait la cour à toutes les femmes. Oh ! une cour respectueuse, cela va sans dire. Alexandre était un honnête homme. Il était même timide, ce qui expliquait qu'il ne fût pas marié.

Ah ! il comprenait maintenant qu'il ne serait certainement plus célibataire s'il avait rencontré une femme comme sa voisine. Et dire qu'elle avait épousé ce bonhomme ! Comme il le trouvait antipathique. Alexandre ne pouvait concevoir qu'on pût vivre avec ce professeur barbu, mordant, laid, grincheux et qui n'aimait pas les fraises des bois.

Oui, on avait eu, au dessert, des fraises des bois, et le professeur avait dit que rien ne le dégoûtait autant que les fraises des bois. Après ça, un homme est jugé. Alexandre n'avait pas été étonné d'apprendre que le professeur portait des camisoles de flanelle et ne pouvait supporter la musique de Debussy. On avait beau le dire extraordinairement savant et spirituel. On avait beau dire que sa femme était très heureuse : Alexandre se méfiait. Une femme aussi charmante, aimer un homme barbu, qui...

Heureuse ! Est-ce qu'une femme qu'on roue de coups peut être heureuse ? Allons donc ! Seulement elle était courageuse, héroïque, et, pour le monde, elle feignait d'aimer son bourreau. Ah ! on croit connaître les gens parce qu'on les voit tels qu'ils veulent bien se laisser voir. Alexandre n'était pas si naïf. Il avait surpris le secret de ce couple mal assorti.

Plusieurs soirs, déjà, il avait entendu le professeur battre sa femme. Il en avait tremblé d'indignation et de colère. Etre là, immobile, les bras croisés, tandis qu'on brutalisait une femme, et quelle femme ! Restait à savoir si on a le droit en pareilles circonstances, de rester les bras croisés ; si ce n'est pas le devoir de tout homme digne de ce nom d'intervenir sans se demander ce qui pourra en résulter. La dernière fois, Alexandre avait à grand-peine résisté à l'envie de se précipiter dans la chambre voisine pour arracher la charmante jeune femme aux griffes de son époux furieux.

* * *

Maintenant, il n'y avait pas à hésiter. Alexandre, les nerfs tendus comme des cordes de violon, se mit sur son séant et écouta de toute son âme. Un second juron retentit. C'était bien la voix du professeur. Puis une voix de femme se fit entendre. On cherchait évidemment à calmer l'homme et à le faire taire :

— Je t'en prie, Charles, je t'en prie !

Ah ! attends, grommelait l'homme, je vais te régler ton affaire, toi !

— Charles, suppliait sa femme, tu vas réveiller tout le monde.

— J'en ai assez, tu sais. Non, non, je me lève.

— Tu vas déranger les voisins. Sois raisonnable.

— Qu'est-ce que tu veux que les voisins me fassent. Ah ! la sale bête !

Il n'y avait pas le moindre doute à avoir : le professeur, de nouveau, faisait une scène et battait sa femme. Alexandre se représentait l'odieux visage du mari, sa barbe gris-sale, ses rides et ses lunettes, et cet air faussement modeste de l'homme qui croit tout savoir. Il se représentait également la jeune femme — elle ne devait guère avoir plus de vingt à vingt-cinq ans, tandis que le professeur en portait quarante-cinq ou cinquante — sa taille fine, sa souplesse, sa grâce spirituelle, sa légèreté, et surtout ce regard intelligent qui semblait tout comprendre. Elle avait certainement compris qu'Alexandre la trouvait ravissante. N'avait-elle pas éclaté de rire, le soir où Alexandre n'avait pu s'empêcher de la comparer à une tulipe ?

Alexandre sauta de son lit et enfila, par dessus son pyjama, sa robe de chambre. Il sentait qu'il allait être obligé de porter secours à sa voisine. Le bruit, en effet, devenait considérable. Le mari poursuivait sa femme à travers la chambre. (Heureuse ! Dire qu'on la croyait heureuse !) La victime, probablement, réussissait à échapper à son persécuteur, car les meubles étaient bousculés, une chaise se renversa, et tout l'étage se mit à vaciller, tandis que l'homme haletait :

— Tu ne perds rien pour attendre.

Puis retentit le bruit d'un coup violemment asséné : Pan.

— Je ne te manquerai pas toujours (Pan).

— Nous verrons bien qui aura le dernier mot (Pan).

— Je t'en flanquerais, moi ! (Pan).

— Ah ! tu crois que ça va durer ! (Pan).

— Tu as beau te cacher, je t'assommerai (Pan).

Et, entre deux, la voix de la jeune femme, suppliante :

— Charles, assez, assez, Charles, je t'en supplie ! Tu es fou ! Cesse, pour l'amour de Dieu ! Mais Charles, vraisemblablement en proie à un accès de *delirium tremens* (peut-être, sûrement un alcoolique) ne voulait rien entendre et faisait rage de plus belle.

— Non d'un chien, je t'écorcherai vivante ! (Pan).

— Ah ! tu files sous le lit, espèce de garce ! (Pan).

— J'y mettrai le temps, mais tu ne sortiras d'ici que les pattes en avant ! (Pan).

Attendre une seconde de plus, c'était se montrer d'une lâcheté ignoble. Alexandre était prêt. Il se donna un coup de poigne, car on ne peut tout de même pas entrer dans la chambre d'une dame dans n'importe quel équipage, et chercha une arme. Inutile d'affronter un fou furieux sans avoir de quoi se défendre. Son revolver ? Mais naturellement. Alexandre avait toujours un petit revolver. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Il ne s'en était encore jamais servi. Il allait inaugurer en tirant sur le professeur. C'est-à-dire que le revolver n'était pas chargé : un accident est si vite arrivé ! Mais la vue d'un revolver braqué calme généralement même les professeurs barbus qui n'aiment pas les fraises des bois.

Alexandre avait peut-être trop tardé. Il entendit, en effet, la brute clamer, d'un ton qui donnait la chair de poule :

— Ah ! gredine, ta dernière heure a sonné ! (Pan, pan, pan) Oui, je t'aplatirai, je te réduirai en poussière (Pan, pan, pan, pan).

Et la jeune femme n'émettait plus qu'une sorte de râle :

— Him ! Him ! C'est affreux, c'est horrible !

Alexandre allait lui sauver la vie. Alexandre était athlétique. Il donna de l'épaule contre la porte de communication, qui s'effondra en éclatant. Alexandre brandit son revolver au hasard, en hurlant :

— Haur les mains, ou je vous tue !

Le professeur était accroupi sur le parquet. Il avait devant lui le cadavre d'une grande saute-elle qu'il venait d'aplatir consciencieusement à l'aide d'une livraison de la *Revue des Deux Mondes*. Sa femme, assise sur son lit, fixait sur Alexandre des yeux épouvantés. Elle prononça une phrase qui ne fit pas plaisir à Alexandre :

— Charles, qu'est-ce que c'est que ce luna-tique ?

Alexandre sortit humilié de cette aventure. Et la porte lui coûta quatre-vingt-dix-neuf francs soixante-quinze. R. C.

Vengeance d'épouse. — M. Blanc rencontre l'autre jour Mme Pache, en grand deuil. Avec une voix de profonde commisération, il lui dit :

— Pauvre chère madame ! J'ignorai complètement que vous ayez de nouveau perdu quelqu'un de votre famille. Croyez que je...

Mme Pache l'interrompt assez sèchement :

— Mais non, monsieur Blanc. Je n'ai pas à déplorer une nouvelle perte dans ma famille. Mon époux actuel a été tellement désagréable avec moi, depuis une semaine, que, pour lui rendre la pareille, je porte le deuil de mon premier mari.

LES POMPIERS

La revue annuelle de novembre du vaillant corps des pompiers lausannois a suggéré à l'un de nos abonnés l'amusante fantaisie suivante.

REGLEMENT

pour la nouvelle pompe à incendies de la Commune de Brantigny.

Art. 1. — Cette pompe toute neuve ne sera plus neuve à partir du moment qu'on aura pompé avec.

Art. 2. — La nouvelle pompe ayant été commandée et fabriquée exprès contre les incendies de notre commune, ne pourra être sortie que pour les incendies concernant nos ressortissants.

Art. 3. — Les incendies en dehors de la commune de Brantigny ne nous regardent pas, sauf le cas prévu à l'art. 10.

Art. 4. — A moins de décisions spéciales de la municipalité, on ne pourra pomper que de l'eau. Tous autres liquides, tels que : « petit vieux », piquette, eau de Romanel, lizier, etc. seront interdits.

Art. 5. — Afin de donner le temps de préparation nécessaire au chef de la pompe, au sergent-porte-giôle et aux hommes non gradés, il a été décidé ce qui suit :

Art. 6. — Aucun incendie ne sera attaqué avec notre pompe neuve s'il n'a pas été avisé au syndic ou à un autre membre de la municipalité au moins 24 h. à l'avance, en temps ordinaire, ou 48 h. pendant les moissons.

Art. 7. — On évitera, autant que possible, de signaler un incendie les dimanches, les jours de foire, pendant les élections au Grand Conseil et dans la semaine du Nouvel-an.

Art. 8. — Il est sévèrement interdit, sous peine d'amende, de crier : « Au feu » en allemand, afin de ne pas éponvanter inutilement les habitants.

Art. 9. — Pour ce qui est des incendies en dehors de la commune, la pompe neuve ne sortira que si la municipalité a été convenablement avisée dans les délais prévus à l'art. 6.

Art. 10. — Dans ce cas, la municipalité sera convoquée d'urgence, par le garde-champêtre. Une fois réunie, le syndic fera voter. Si c'est décidé que la pompe aille au secours, la commune où ça brûle devra s'engager par téléphone, avant que la pompe ne sorte, de fournir, en arrivant, un litre de « vieux » et une ration de pain et de fromage par homme. Si c'est une commune où le vin n'est pas bon, un « demi suffira ».

Art. 11. — A chaque sortie de la pompe, le chef fera numérotter ses hommes, avant de partir et les recomptera au retour. Si le compte n'est pas juste, il fera rapport par écrit à la prochaine séance de la municipalité.

Art. 12. — La clef de la pompe reste chez le syndic. S'il s'absente, il la mettra à sa cave, dans le casier du « 29 » sur lies.

Art. 13. — Il n'y a pas d'article 13, vu que ça pourrait porter malheur à la pompe neuve.

Art. 14. — Le chef de la pompe doit organiser, deux fois par année, des inspections, avec fausse manœuvre, c'est-à-dire *sans incendie*. La pompe sera poutzée à fond, les hommes aussi. La fanfare du village prêter son concours, à titre gratuit. Elle sera arrosée, après la manœuvre, au même titre que les pompiers. Le sergent porte-giôle aura droit à un litre, à lui tout seul, vu son poste dangereux et la chaleur de l'incendie.

Art. 15. — En cas d'urgence et pour les incendies de nuit seulement, le chef est dispensé de faire aligner et de numéroté ses hommes. Il s'assurera que la pinte communale soit encore ouverte, quand la pompe et les hommes reviennent.

Art. 16. — Si l'incendie a éclaté chez un vrai ressortissant de la commune, les hommes du saut-vetage devront faire un peu plus attention avec les armoires à glace, les déjeuners en porcelaine, les pendules et la bonbonne de kirsch. Ils prendront le temps nécessaire pour ça mettre en sûreté.

Art. 17. — Après chaque inspection annuelle, les hommes seront répartis entre les deux pintes du village, pour ne pas amener des niaises.

Art. 18. — La pompe neuve ne pourra pas servir pour les inondations, parce que, en brave pompe vaudoise, elle n'aspire pas l'eau ; elle la refoule seulement.

Le présent règlement a été adopté par la municipalité de Brantigny le 29 février de cette année, ce qui est attesté par Ulysse Deladouve, syndic.

Le commandant du feu :

Pr Le Brasier,

E. TEINT.



LA CHANSON DE MADELINE

5

Hélas ! fente, ni trou de mur, ni ténébreuse coignure ne voulut recevoir le reliquaire de contrebande. Il eût fallu une cachette de trappeur dans la savane indienne. Et elle refusait de me le confier ! Ce qui devait arriver, arriva ; moi, je m'en lave les mains. Mlle Véronique avait cent yeux et ses doigts allaient partout furetant. La pauvre petite arche de Madeline eût été plus en sûreté sur la mer profonde. Elle était la proie toute désignée d'une formidable paire de mains osseuses, qui, telle une gueule de crocodile, en cinq secs la happa.

Ce fut par une sombre nuit de décembre.

Nous soupions. Les domestiques, qui mangeaient à la même table que leurs maîtres, dans la grande cuisine enfumée, venaient de se retirer, mais leurs lourds sabots résonnaient encore dans l'escalier, lorsque Mlle Véronique tomba chez nous, le visage enflammé, les bras en ailes de moulin.

— Ah ! Madame Périer ! Madame Périer !

Elle ne pouvait en dire plus, et s'écroula sur une chaise.

— Si vous saviez !...

Voyant qu'on ne pouvait tirer d'elle aucune autre parole :

— Une tasse de thé ? fit doucement ma mère.

Elle connaissait le faible de notre voisine, que le thé guérissait de tous les maux.

— Ce n'est pas de refus, chère madame... Ah ! Monsieur Périer ; votre pupille... Ah !... Ah !...

— Du sucre ?

— Non, C'est-à-dire... non... Une miette de sucre.

— Beaucoup de sucre, souffla mon père.

— Je suis morte !

— Du lait ?

— Oui... C'est-à-dire...

Mon père, toujours gravement :

— Mais si, du lait, ça adoucit...

Quand elle eut bu deux tasses, coup sur coup, à longs traits, avec volupté :

— Horrible !... horrible !...

— Mais quoi ?

— Une boîte, Monsieur Périer, oui, une boîte pleine d'horreurs : des invocations à *Vénus*, je ne sais pas, moi, enfin, quoi, du païen. Oui, c'était écrit : païen, *Sonnet païen*... Toujours ces maudites croches, anicroches... On dirait des milliers de coups de griffes... La griffe du diable !

Renversant sur elle sa troisième tasse, elle se souleva brusquement.

— C'est qu'elle m'a résisté ! Elle m'a tenu tête !... Il y a une force dans ses petits bras... Je voulais la jeter au feu...

— Qui, Madeline ? fit mon père, sans rire.

Alors, je poussais un cri terrible, en sautant vers la porte.

— Madeline au feu !... Madeline au feu !...

Mon père me rattrapa dans l'escalier par le fond de mon pantalon.

— Reste là, me dit-il, en me clouant sur une chaise.

— Oh ! Monsieur Périer, fit la vieille demoiselle, c'est bien le moment de faire le goguenard ! Il s'agit de l'âme de cette enfant. Il faut qu'elle rompe absolument et résolument avec la vie qu'elle a menée. Mais vous ne m'aidez pas...

— Mais si, mais si, Mademoiselle Véronique, Seulement, voyez-vous, il faut y aller tout à la douce. Vous comprenez elle tenait ça de sa mère. Vous lui avez fait du chagrin.

— Je ne dis pas. Pauvre petite ! Mais c'était pour son bien !

Plus encore que ses paroles, la tranquille bonne humeur de mon père, et la chaleur douce de notre intérieur familial, et l'irrésistible arôme du thé fumant, détendaient peu à peu les nerfs de la célibataire. Elle put s'expliquer avec plus de calme.

— Voilà !... cette maudite boîte, je la tenais comme ça, avec toutes ces horreurs, pour la vider dans le feu... Eh bien, elle me l'a arrachée des mains ! J'ai dû lutter. Voyez-vous ça ? Ça n'a l'air de rien, ce brin de fillette. Ah bien, oui, une barre de fer !

Elle se frotta les mains.

— Une Dardel, voyez-vous. Elle en tient ! Je vous dit qu'elle en tient !

— Oui, tous entêtés, insinua mon père.

— Avec honneur, Monsieur Périer ! Nous savons ce que nous voulons, nous. Nous sommes Neuchâtelois, nous. Nous ne sommes pas de votre commune, nous. Vous avez tous l'âme mollesse !

C'était là le thème favori de leurs querelles amicales. Tandis que mon père lui donnait gaiement la réplique, je réussis à me glisser dehors.

Dans cette sombre nuit d'hiver, envahie d'une sourde et diffuse blancheur de suaire, les fenêtres de notre voisine lançaient, par intermittences, d'obscurs flamboiements. Je vis des éclairs rouges jaillir, retomber... On eût dit le déclin d'un incendie. Est-ce que la mégère aurait brûlé sa victime sur un bûcher de papier à musique ? Je poussai la porte de la cuisine. Dans cette pénible lutte entre la lumière et les ténèbres, j'écarquillais les yeux, ébloui, sans rien voir. Enfin, vers le foyer à demi éteint, je discernai une ombre accroupie.

— Madeline !

Oui, elle était là, assise au bord des cendres où couraient des essais d'étincelles, tout ce qui restait d'un frère et splendide passé.

Après sa brève révolte, elle semblait retombée à son impassibilité coutumière. Mais quand je fus tout près d'elle, je vis qu'elle avait les yeux grands ouverts dans la nuit.

Je lui saisis la main, elle m'attira à ses côtés comme un frère, avec une énergie qui trahissait un grand besoin de sympathie, ou peut-être de complicité.

Mille sentiments confus se heurtaient dans mon âme : pitié, colère, étonnement, chaude affection. Tout l'enthousiasme qui, d'un élan, m'avait fait voler jusqu'à elle, se traduisait par ce seul mot :

— Ta tante est une vieille bête !

Elle haussa les épaules, incapable de haïr longtemps, mais se tourna vers moi d'un mouvement vif, qui, jurant avec son attitude nonchalante, me fit l'effet d'une grâce. Aux dernières lueurs des tisons, je vis, dans ses tendres cils blonds, briller une dernière larme.

— Ecoute, me dit-elle, la poitrine encore secouée d'un sanglot. J'ai pu le lui arracher des mains...

De son gros fichu de laine, elle tira le coffret de nacre. La boîte était vide, mais, au fond, frétillait quelque chose de bizarre, comme jamais Cerniat-sous-Treyvaux n'en a vu, comme jamais

il n'en verra de pareil : une sorte de capuchon de toutes les couleurs, qui sembla frémir dans mes doigts, avec l'innombrable bruit de tout petits grelots dorés.

— Qu'est-ce que c'est, Madeline ? Un bonnet ?

— T'est bête ! C'est une Folie.

— Une folie ?

— Une Folie, reprit-elle d'un ton doctoral. Et c'est ma maman qui me l'a faite.

Assis à côté l'un de l'autre, au bord des cendres tout étoilées de sa gloire, avec son étrange accent du Nord, où se mêlaient des mots parisiens plus étranges encore, elle parlait, je l'écoutais. Elle me dit les splendeurs du Boulevard au Carnaval de l'an dernier, tout Paris chantant, riant, travesti, enrubanné... Elle, trônant sur les épaules d'un ami de sa mère, faisait sonner sa tintinnabulante marotte sur tout un peuple en liesse, voyait se lever vers elle des centaines de mains, de visages souriants : « Vive notre blonde Folie ! Vive notre petite reine Folie !... »

Et, lentement redressée de ses cendres, toute droite et superbe dans ses lainages retombants, pour remplacer le sceptre et la tête de la marotte qui se consumaient là, elle mit son poing dans le capuchon, qu'elle fit sonner mélodieusement.

La porte s'ouvrit. Mlle Véronique entra, en coup de vent. Mon père la suivait, souriant et bonhomme.

— Vous lui direz que c'était pour son bien, Monsieur Périer ; vous lui direz bien...

— Soyez sans crainte, Mademoiselle, je lui parlerai comme il faut.

Nous nous étions enfoncés dans le coin le plus noir de la cuisine. Madeline glissa, en étouffant dans ses mains les subtils grelots de cuivre, le talisman dans ma poche.

— Garde-moi ma Folie, me dit-elle à l'oreille.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Actuellement

GRANDE VENTE DE BLANC

AUX TISSERANDS

Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE

Prix extrêmement avantageux

A. LÉVY

TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II

A doses modérées...

l'apéritif sain „DIABLERETS” agit de façon bienfaisante sur l'organisme et le moral.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.